

Les Fusiliers en route pour Berlin

Avant de quitter la 1ère armée canadienne, pour Paris, Maurice Desjardins fait halte à Ryssen en Hollande, où les Fusiliers Mont-Royal attendent le signal du départ pour Berlin

(Rédigé pour la Presse canadienne par Maurice Desjardins, correspondant outre-mer des journaux de langue française).

Paris, le 14 juin (P.C.) — Avant de quitter la première armée canadienne pour Paris, le 28 mai, je fis halte à Ryssen, en Hollande, où les Fusiliers Mont-Royal attendaient le signal du départ pour Berlin... Je dis au revoir au commandant, le lieutenant-colonel Jacques Dextraze, D.S.O., et à plusieurs de ses officiers et soldats, dont le padre, le capitaine Marcel Plante, de l'île d'Orléans, qui se mettait justement à table.

Les soldats Albert Lévesque, de Petit-Carleton, co. Bonaventure, et Martin Ouellette, de Rivière du Loup, enseignaient quelques mots de français à Jan Kampaus, un petit Hollandais, pendant que le padre et votre serviteur dégustaient les fèves au lard préparées par le soldat Gabriel Hervieux, de Montréal. A la porte de la maison, le lieutenant Paul Collette, de Montréal, s'enduisait les épaules de liniment, car il venait de disputer avec ses confrères officiers une dure joute de balle molle aux sous-officiers.

Un peu plus loin, le sergent-major Pierre-Paul Dussault, de Montréal, m'apprit qu'il me considérait un peu comme confrère, puisqu'il avait avant la guerre été pendant dix-huit ans employé à la *Presse*. Hector Fournier, de la Légion canadienne, emplit ensuite mon havresac de bonnes choses pour mon voyage de 700 kilomètres vers Paris. Fournier est de Bathurst, N.-B., et sa bonne humeur aide beaucoup à l'atmosphère légère et enjouée qui règne chez les Fusiliers.

Parmi ceux auxquels je serrai la main et qui seront bientôt à Berlin, je mentionnerai le sergent Marcel Stebenne, de Montréal, le sergent Robert Bourque, de Sherbrooke, les soldats François Belisle, de Sherbrooke, Aurèle Bernier, de Montréal, Sylvio Lalonde, d'Ottawa, René Audet, de Longueuil, Maurice Lepage, de Rimouski, Fernand Rousseau, de Montréal, Jean Dufort, Montréal, Richard Rochon, de Montréal, Léonard Lévesque, de Mont-Joli, et Marcel Jobin, de Québec.

Je me mis aussitôt en route, mettant le cap vers Bruxelles, au volant de ma Lancia, traversant Deventer, les ruines d'Arnhem, Bois-le-Duc, Tilbourg, passant la frontière belge à Turnhout et arrivant enfin à Bruxelles.

Deux soldats du Royal 22e en permission faisaient la promenade devant l'hôtel Canterbury, près de la gare du Nord. C'étaient Gérard Caron, de Hull, et Robert Martel, de Sherbrooke. Ils s'amusaient ferme dans la capitale belge mais devaient rentrer au bataillon dans quelques heures.

Plus loin, deux Fusiliers, Bob Renaud, pugiliste de Montréal, et Ro-

ger Bourget, un autre Montréalais, me raconteront qu'ils arrivaient de Paris où ils avaient suivi un cours de sept jours d'histoire de France à l'Université de Paris.

Les rues de Bruxelles fourmillaient d'Anglais, d'Américains et de Canadiens en permission... Le lendemain au petit jour, départ pour Paris, via Mons, Laon et Soissons... Excellent déjeuner à l'hôtel du Centre, à Avesnes, où j'offre le "gros rouge" à deux prisonniers de guerre rapatriés après cinq ans dans les stalags nazis. Les larmes aux yeux, car ils célébraient depuis déjà quelques heures leur rentrée au pays, ils m'affirment que les Canadiens sont les meilleurs soldats du monde... A Laon, devant un garage où je dois stopper pour faire gonfler mes pneus, un Américain, le caporal Hervé Couture, d'Holyoke, Mass., m'apprend qu'il reçoit parfois des nouvelles de son oncle Albert Demers, de St-Narcisse, en face de Québec.

Je donne un *lift* à un soldat californien nommé Jesus Briones, qui se déclare né au Mexique et qui a hâte de rentrer au pays... "Il y a trois ans que j'ai parlé à une Mexicaine, dit-il. J'aimerais tant rentrer pour le mois prochain, car ma soeur Concepcion se marie avec un de mes amis d'enfance".

Jesus me quitte à Soissons, et je me dirige sur Villers-Cotterets sur des routes abominables qui me font frémir, car je dois avancer à cinq milles à l'heure à cause des trous et des crevasses de la route mal entretenue.

J'entre à Paris par le Bourget et le Pantin, arrivant à l'hôtel Scribe, Place de l'Opéra, juste à l'heure d'affluence... Des milliers de piétons et de bicyclettes se dressent sur ma route, mais je passe quand même à travers, sans tuer ni blesser personne, ce qui est remarquable pour un type qui ne sait conduire que depuis huit jours.

Après avoir fait porter mes effets à ma chambre, je descends dans la rue, impatient de revoir Paris, et je tombe sur le soldat Daniel Carignan, de Saint-Hyacinthe, un ancien "22" qui est maintenant un des chauffeurs à notre ambassade... Il attend à la porte d'un immeuble nul autre que le président Edouard Herriot, pour le conduire aux bureaux du général Vanier.

Au club des officiers, rencontre avec le capitaine Georges Balcer, des F. M. R., le capitaine Maurice Régimbal, de North Bay, de l'Algonquin régiment, et le lieutenant Robert "Kid" Lavigne, de la Chaudière, qui se font caricaturer par l'artiste parisien Get... Je ne suis pas au bout de mes surprises, car sur la rue de la Paix, je me bute nez à nez avec mon ami le lieutenant Jean-Paul Cofsky, de Montréal, grand blessé de Normandie, qui a terminé la campagne d'Allemagne avec un régiment gallois.

Jean-Paul arrive en droite ligne de Hambourg, et encore plus récemment de l'église Saint-Sulpice, où il a pu causer avec l'organiste Marcel Dupré, qu'il admire beaucoup.

"Il m'a même permis de m'asseoir à ses côtés sur son banc, et après la messe, il a joué quelques-unes de ses improvisations, dit Cofsky avec enthousiasme... Je t'assure qu'une improvisation de Dupré, ça vaut une composition de Bach, et en disant cela je ne déprécie pas Bach. Puis il s'est enquis de son ami Frédéric Pelletier, et il a été surpris et désolé d'apprendre sa mort.

"Il n'a pas oublié la chaleureuse réception qui lui fut faite au Canada il y a une dizaine d'années. C'est l'homme le plus simple, le plus affable qu'il soit possible de voir, et en parlant avec lui on est loin de se douter du génie qu'il possède. Lorsqu'il touche son orgue à cinq claviers, on a l'impression qu'il joue de tous les instruments d'un orchestre symphonique."

Cofsky consacra les sept jours de sa permission à se gaver de musique symphonique... Mais il était franchement ébahi de me rencontrer rue de la Paix, sous la colonne Vendôme, car il me croyait encore en vacances au Canada.